



Avant-propos Pourquoi ce livre ?

Lorsqu'on compare la situation actuelle de l'Église et de la foi avec celle d'il y a seulement quelques décennies, on ne peut que constater combien elle a fondamentalement changé en à peine deux générations. Ces changements ont évidemment commencé depuis plus longtemps. Ils sont profondément enracinés dans le passé. Le christianisme est d'ailleurs lui-même pour une large part à l'origine de cette évolution au sein de la culture occidentale. Mais c'est comme si nous n'en prenions conscience que maintenant et commençons à comprendre combien cette évolution est irréversible. Nous avons connu un grand élan d'espoir et de renouveau dans la période qui a immédiatement suivi le second concile du Vatican. Cet élan n'a pas entièrement disparu. Le pape François fait tout pour nous le rappeler. L'enthousiasme est toujours là, mais il est tempéré et n'est surtout pas sans questionnement. De plus en plus, la question se pose : quel sera l'avenir de l'Église et de la religion en Occident ?

Le concile a eu lieu il y a un demi-siècle. La sensibilité de la société occidentale est entre-temps devenue très sécularisée. Cette sécularité détermine en grande partie la mentalité contemporaine. Que nous apportera l'avenir? Quel est le sens de la mission de l'Église dans un monde qui a tellement changé ? Et surtout, comment comprendre ce processus de changement? C'est à cela que j'aimerais réfléchir. Il ne s'agit d'ailleurs plus uniquement de l'Église. Avec la présence de l'islam dans la société occidentale, non seulement le christianisme mais la religion sont devenus objets de débat dans la société.

Le présent essai comporte deux parties. Dans la première, j'essayerai de comprendre le changement de situation. Une telle analyse n'apporte en soi pas de solution, mais il est important de bien évaluer la situation et d'essayer de comprendre l'époque dans laquelle nous vivons afin de ne pas se faire d'illusions ou de s'engager sur des pistes qui n'offrent aucun salut. Ce qui a été le cas pendant des siècles ne l'est plus aujourd'hui : l'Église en Occident ne vit plus dans un environnement religieux et chrétien. Certains y voient la raison d'être de la crise que l'Église traverse. Selon eux, l'Église devrait tout faire pour inverser le cours des choses. C'est la sécularisation qui serait à l'origine de tout mal. Il n'y aurait qu'une solution : celle de rechristianiser la société. Ce n'est pas ma conviction.

Que l'Église traverse une crise est indéniable, mais qu'elle s'achemine vers sa fin est inexact.

Il vaut mieux essayer de comprendre les signes des temps et accepter de plein gré le changement de situation. L'Église devra dans ce but repenser la façon d'accomplir sa mission et se positionner dans la société. Je tenterai de montrer que ceci n'est pas seulement souhaitable, mais aussi possible et qu'elle est en mesure de se situer dans le contexte d'une société moderne et sécularisée, et ce sans devoir se conformer à toutes les évidences d'une culture sécularisée.

Dans la seconde partie, je tenterai une réflexion théologique sur ce nouveau positionnement. A la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, l'Église s'est ouvertement opposée à la montée de la modernité. Elle ne pouvait se penser elle-même dans une culture qui n'était pas ou n'était plus chrétienne. Le second concile du Vatican a opéré à ce propos un véritable tournant.

Une meilleure connaissance de la tradition biblique et patristique a ouvert la voie à une compréhension plus exacte de la mission de l'Église et de son rapport au monde et à la société. Je voudrais poursuivre dans la même voie. J'aimerais montrer que l'Église trouve sa place dans le contexte d'une société moderne et sécularisée. Sa mission n'est pas de conquérir le monde et encore moins d'identifier le monde à l'Église. Je ferai donc la différence entre « évangélisation » et « christianisation » de la société. Faire disparaître les autres religions et conceptions de vie ne pourrait être notre mission. Le respect de l'autre, de sa foi et de sa conviction, et le dialogue interreligieux sont devenus pour l'Église des valeurs fondamentales. C'est dans le cadre de ce dialogue que l'annonce de l'Évangile peut et doit se faire.

Non, ce n'est pas la mission de l'Église de conquérir le monde. Mais elle est bien appelée, selon la belle expression de concile, à être *sacramentum mundi*, sacrement pour le monde : signe de l'amour de Dieu non seulement pour l'Église mais précisément pour le monde. Ce monde dont l'Évangile témoigne que Dieu l'a aimé jusqu'au bout. Je veux aider à comprendre comment dans cette situation l'Église est dans son essence même missionnaire et comment Dieu l'appelle à faire connaître à tous l'amour qu'il nous a témoigné dans le Christ, et ce sans la moindre volonté de prosélytisme et dans le respect des autres religions et conceptions de vie.

EN GUISE DE CONCLUSION

QUATRE PISTES POUR L'AVENIR

Tout au long de cette contribution, j'ai réfléchi à la place et à la mission de l'Église dans une culture qui, elle, n'est plus religieuse ni chrétienne. Je voudrais conclure par la question de l'avenir. Quel est l'avenir de l'Église dans nos régions? Quel visage auront l'Église et le christianisme ici, en Occident, dans cinquante ou dans cent ans? Bien sûr, nous ne le savons pas. Des indications se manifestent pourtant déjà, qui deviendront probablement déterminantes pour l'avenir. J'en évoquerai quatre.

L'Église de demain sera *plus humble*. Humble de cœur, douce et miséricordieuse, artisan de paix, comme Jésus le demande dans les Béatitudes au début de son discours sur la montagne. Une Église qui accepte qu'elle n'occupe plus la même position dans la société qu'auparavant. Non comme une situation qui lui est imposée contre son gré et qu'elle est obligée d'accepter, mais comme une évolution qu'elle désire et à laquelle elle souscrit de tout cœur. Une Église qui, à la suite de l'Évangile, accepte la place qui lui convient, pas moins certes, mais pas plus. Une Église qui résiste à toute volonté de conquête. Qui résiste à la tentation de retourner en Égypte, « quand nous étions assis près des marmites de viande et quand nous mangions du pain à satiété! » (Ex 16, 3). Qui accepte que la foi chrétienne ne soit pas une évidence et encore moins une évidence culturelle. Qui sait qu'elle ne représente pas tout et tous. Qui sait qu'il y a d'autres choix et d'autres possibilités. En d'autres mots : qui se situe dans une société moderne et sécularisée. Mais une Église qui, en même temps, avec la Vierge Marie, chante le Magnificat pour tant de merveilles que Dieu accomplit, lui « qui s'est penché sur son humble servante ».

L'Église de demain sera aussi *plus petite*. Je ne dis pas une minorité. Peut-être le deviendrons-nous un jour en Occident. Personne ne connaît l'avenir. Mais ce n'est pas le cas aujourd'hui, ni dans un prochain avenir. Le christianisme et l'Église sont pour cela trop liés aux racines de notre civilisation et à son patrimoine historique et culturel. Les chrétiens resteront une part significative de la population, tout comme les musulmans sont en train de le devenir. Il y aura toujours, à côté d'un noyau qui se situe vraiment au cœur de l'Église, beaucoup de gens qui, de manières très différentes participeront à la vie de l'Église et qui ne sont pas disposés à rompre tous les liens avec elle. D'où l'importance d'être une Église accueillante. Mais c'est une Église qui ne représente plus l'ensemble de la population. Elle représente « un point de vue », « une possibilité ». Sachant et mesurant bien qu'il existe d'autres points de vue et d'autres possibilités.

Je pense que l'Église sera aussi *plus confessante*. Je veux dire une Église qui montre clairement ce qu'elle représente et qui n'a pas peur de sa particularité et de son identité. Une Église qui ne cherche pas constamment à s'adapter à ce qui est aujourd'hui socialement et culturellement évident. Une Église bien intégrée dans la société moderne et pluraliste, certes, mais qui résiste à la tentation de l'assimilation et à la tyrannie de la pensée unique. Le pluralisme actif est en ce sens une très bonne chose. C'est dans la rencontre de l'autre que j'apprends à me connaître moi-même, à connaître ma différence et donc mon identité. Cela vaut aussi aujourd'hui de plus en plus pour l'Église. Pour être pertinente, elle ne cherchera pas à s'adapter à ce qui est le plus en vogue. Ce serait, paradoxalement, encore témoigner du fait qu'elle n'a pas compris que les temps ont changé. Elle doit donc être humble : elle n'est que ce qu'elle est. Mais alors elle est aussi ce qu'elle est ! C'est pour cela que l'Église devra à l'avenir se soucier de son identité, bien plus que ce n'est le cas aujourd'hui.

C'est l'Évangile qu'elle doit annoncer et rien d'autre. C'est de l'Évangile du Christ qu'elle doit témoigner et de la Bonne Nouvelle que Dieu nous aime. Que Dieu ne soit pas l'Être suprême qui se suffit à lui-même. Qu'il n'est pas un Dieu indifférent mais qu'il s'est engagé pour nous et pour notre salut. Qu'il nous a donné ce qui lui est le plus cher: son Fils, le Christ Jésus, don ultime et irrévocable de son amour. Les forces du mal et du néant, aussi puissantes qu'elles soient, ne l'emporteront jamais sur la puissance de son amour. Voilà ce qu'elle annonce au monde et à toute l'humanité. Mais pas de façon défensive. Elle annonce, elle propose, mais elle n'impose pas. Ce n'est qu'ainsi qu'elle sera signifiante pour ceux qui sont en recherche de sens, en quête d'une vie et d'une société humaines dignes de ce nom. Car, dans cette société sécularisée, la mentalité séculariste laisse tant de gens sur leur faim...

Tout en se souciant de son identité et de la mission qui lui est propre, l'Église doit en même temps rester une *Église ouverte*, comme le dernier concile ainsi que le pape François le demandent. Pas une Église qui se renferme et se replie sur elle-même dans une attitude d'autosuffisance, mais une Église ouverte au monde, ouverte à ceux qui cherchent, une Église qui les accueille avec bienveillance. Non pas une Église qui condamne et qui vit sur la défensive mais une Église qui est solidaire des hommes de ce temps, avec leurs espoirs et leurs joies, avec leurs tristesses et leurs angoisses. Une Église qui participe au débat public et qui s'engage pour un monde plus humain et plus fraternel. En ce sens, ce qui est dit dans l'introduction de la grande constitution de Vatican II sur l'Église dans le monde reste prophétique :

Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de notre temps, des pauvres surtout et des affligés de tout genre, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve de résonance dans leur cœur. C'est pourquoi l'Église sait par expérience qu'elle est réellement et intimement solidaire de l'humanité et de son histoire.

La sécularisation est une chance pour la liberté religieuse

L'archevêque de Malines-Bruxelles publie un livre sur la place de l'Église catholique dans une société sécularisée. Plutôt que de considérer le pluralisme comme une menace, il invite au contraire les chrétiens à vivre pleinement leur foi et à la rendre visible en assumant leurs responsabilités au service de toute la société.

Le cardinal Jozef De Kesel, archevêque de Malines-Bruxelles en Belgique, vient de publier un livre intitulé *Foi et religion dans une société moderne*, paru aux éditions Salvator. Dans cet ouvrage qui est à la fois une méditation spirituelle et une analyse historique des mutations du christianisme et de la transformation des sociétés européennes, le cardinal belge présente sa vision du rôle de la foi chrétienne dans une société moderne et sécularisée.

Il rappelle que le pluralisme des options religieuses et philosophiques ne légitime pas une marginalisation de la religion dans la sphère publique. L'Église catholique est donc invitée au dialogue et à la rencontre avec les autres croyants et les non-croyants, pour mieux situer sa propre identité, à la suite des communautés chrétiennes du monde entier qui, au fil de 2000 ans d'histoire, se sont souvent développées dans des environnements non-chrétiens, tout en assumant un témoignage de foi et de service du bien commun.

Le cardinal De Kesel nous explique tout d'abord que la liberté religieuse ne peut s'épanouir que dans un contexte de pluralisme, dans lequel aucune religion n'impose sa loi à l'ensemble de la société.



[La sécularisation est une chance pour la liberté religieuse.mp3](#)

C'est clair que dans une culture religieuse chrétienne, il n'y avait pas de vraie liberté religieuse. La foi n'est alors pas l'option de la personne, mais c'est la culture en tant que telle qui prend cette option. Je le dis dans mon livre: dans une culture religieuse, les minorités sont toujours en danger. Dans la période de la chrétienté, c'était le sort des juifs. Actuellement, par exemple, dans une culture musulmane, où l'islam est la religion culturelle, le chrétien est un peu un citoyen de deuxième ou de troisième rang... Donc la liberté religieuse, c'est un fruit de la modernité.

Le Pape Jean XXIII l'a dit: «Comprendre les signes des temps». Et là aussi, l'Église a évolué. C'est pour ça que je dis que le Concile Vatican II a été vraiment un Concile providentiel, qui a ouvert certaines portes, par exemple le dialogue œcuménique, le dialogue interreligieux, le respect de la personne humaine, ce sont des valeurs fondamentales. Si on n'avait pas eu le Concile Vatican II, on serait dans une impasse aujourd'hui.

Votre réflexion est développée à partir de la situation européenne et belge, mais est-ce une invitation à ce que le pluralisme religieux devienne mieux accepté dans des sociétés différentes, par exemple en Afrique du Nord, pour que des chrétiens puissent y vivre leur foi de façon plus libre?

Oui, je l'espère! On a eu besoin de beaucoup de temps nous aussi, dans l'Église catholique, quand on voit encore jusque dans les années 1950, cette difficulté à accepter ce changement de culture. Mais l'islam ici en Occident se trouve devant la même situation. Je pense que l'islam devra aussi s'intégrer dans cette culture: ce n'est pas la charia qui deviendra la loi ici. Ce n'est pas bon pour une société s'il n'y a qu'une seule religion et que la religion culturelle est dominante. C'est un danger pour les minorités et c'est un danger pour la liberté.

C'est donc un avantage d'appartenir à une culture sécularisée et moderne. Cette culture n'est pas l'ennemie numéro un de l'Église ou du christianisme, mais nous vivons en tant qu'Église, avec l'urgence et l'importance de notre témoignage, dans le monde. L'Église et sa mission, je ne peux pas les définir sans relation au monde. L'Église n'est pas un monde à part.

Mais comment éviter que ce processus de sécularisation ne dérive vers un relativisme qui finalement anéantirait toute recherche d'absolu et de vérité, comme certains groupes philosophiques peuvent l'espérer?

Oui, ça c'est le grand danger. Je défends la culture moderne, sécularisée, je ne la considère pas comme notre ennemie, mais je dis que, comme la religion, et comme toute conception humaine, la modernité et la sécularisation peuvent elles aussi se radicaliser, et deviennent alors un sécularisme, dans lequel on dit que pour l'avenir, pour la liberté et l'émancipation de l'homme, finalement à long terme, la religion serait exclue et vouée à disparaître. Je ne

le crois pas. L'homme est un être religieux. Je ne dis pas nécessairement chrétien, ou d'une confession particulière, mais c'est un être religieux, c'est un être qui est en quête de l'Absolu. Là c'est une conviction profonde. La religion est un phénomène anthropologique important.

Je suis sûr que ce ne sera pas la fin du christianisme. Quand je prends l'exemple de la petite communauté de Tibhirine, en Algérie, je ne dis pas que l'Église va devenir une communauté monastique, mais pour moi c'est une parabole de l'Église de demain, qui témoigne, qui est là, qui n'est pas obligée d'accepter toutes les évidences d'une culture moderne où la liberté serait une liberté qui s'absolutise et qui oublie le lien avec la fraternité. Je dis aussi que la foi chrétienne m'aide à être un citoyen, et un citoyen responsable dans la construction d'un monde plus juste et plus humain.

Dans les relations de l'Église catholique avec les autres religions et courants philosophiques qui animent nos sociétés, comment faire preuve de respect et d'amitié sans renoncer à sa propre identité, à ses propres racines, et donc au témoignage de la foi en Jésus-Christ?

S'il y a vraiment le respect de l'autre, c'est toujours à partir de sa propre identité. C'est toujours comme ça. C'est en rencontrant l'autre que je me découvre moi-même. Imaginez-vous un enfant qu'on dise à un enfant qui vient de naître et qu'il faut éduquer: *«il ne faut parler avec personne, tu es libre, tu fais ce que tu veux...»* Il ne fera jamais rien dans sa vie ! C'est dans la rencontre que je me découvre moi-même et que je me construis moi-même.

C'est comme ça aussi pour le croyant, c'est l'amitié qui évangélise. S'il y a ce profond respect pour l'autre, et de l'autre pour moi, nous devons rester nous-mêmes, dans ce dialogue. Le frère Christian de Tibhirine a découvert sa vocation comme trappiste, comme contemplatif, justement à cause de sa relation avec un musulman, et il est devenu un priant parmi les priants. Cela montre l'importance d'une rencontre authentique, qui est loin de tout prosélytisme, mais où chacun est respecté dans ce qu'il est. Parce que tout change quand on connaît une personne. Sans cette écoute et sans cet amour il n'y a pas de vrai dialogue, de vraie rencontre.

Le monde et l'Europe traversent depuis plus d'un an l'épreuve de la pandémie de coronavirus. Vous êtes vous-même marqué par l'épreuve d'un cancer. Est-ce que la maladie est l'occasion, pour la société comme pour chaque personne, dans son intimité physique même, de sortir de la tentation d'autosuffisance et de s'ouvrir à une forme de transcendance?

Oui, je l'ai vécu moi-même. Il y a un texte dans le Livre de l'Exode dans lequel le Peuple de Dieu va sortir de l'Égypte. Il y a un chemin très court vers le Nord, parce que la Terre Sainte n'est pas très loin, mais le Seigneur se dit qu'ils devront traverser le pays des Philistins et retourner en Égypte. Le peuple doit faire un détour par le désert. Le désert est le lieu où l'on apprend des choses qu'on risque d'oublier, et parfois des choses importantes.

Personnellement, pour moi, il y a une expérience que j'ai faite pendant ma maladie: bien sûr, je dis tous les jours la Liturgie des Heures, mais je suis devenu très attaché aux Psaumes. J'étais un peu obligé par ma maladie, j'avais plus de temps pour prier, prier lentement. J'ai découvert que beaucoup de ces paroles devenaient mes propres paroles: mon angoisse, mon espoir, mon cri. Et donc ça a été un grand réconfort dans ma maladie, la prière et notamment la prière des Psaumes.

Mais après la pandémie, c'est le règne de la liberté: j'espère que ce n'est pas une liberté qui nous rendra indifférent pour l'autre. La liberté est liée à la fraternité. Il n'y a pas de liberté sans la fraternité. Il faut servir le bien commun, avant tout.

